

## 5<sup>e</sup> Dimanche de Pâques — Année B

28 avril 2024

*Lectures : Ac 9, 26-31 ; Ps 21 (22), 26b-27, 28-29, 31-32 ; 1 Jn 3, 18-24  
Évangile selon saint Jean 15, 1-8*

*Homélie du frère Paul Clarke*

Deux questions s'imposent à chacun d'entre nous, deux questions qui pendant toute notre vie refusent d'être réduites au silence. Que dois-je faire ? Et plus profondément encore : Qui suis-je ? Deux questions. Morale et identité, si vous voulez.

Et le Seigneur Jésus, qui sait toujours ce qui est caché dans notre cœur, ce qui nous trouble, il nous donne à ces deux questions, en forme de réponse, deux mystères. Le Christ est le genre de maître qui sait très bien que la meilleure manière de former ses disciples n'est pas par une simple liste d'instructions. Il n'a rien à voir avec Chat GPT. Son style d'enseignement est d'abord de mettre en cause notre manière déformée de voir. C'est pourquoi j'ai dit que sa réponse prend la forme des mystères, plutôt qu'une simple réponse directe.

Alors quels sont ces deux mystères, et quelle lumière apportent-ils à nos questions obscures, aux pérégrinations de nos cœurs ?

D'abord, l'identité, ou bien, le plein sens de qui je suis. Jésus nous a dit, « Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. » Vous m'appartenez, vous ne faites qu'un avec moi. Notre vie est une. Au point que, « en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. » Moi, j'appartiens à Jésus, et parce que je lui appartiens, j'appartiens aux autres.

Il faut le dire, en tant que chrétiens, en tant que baptisés, le questionnement qui est le nôtre prend une forme différente de celle du reste du monde. Parce que notre vie n'est plus la notre. Comme le dit saint Paul, « vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes, car vous avez été achetés à grand prix. » La recherche pour le sens de notre vie, les questions qui nous affrontent à chaque tournant, se sont qualifiées par, non pas une espèce de politique identitaire, ni une vague velléité religieuse, mais par un fait historique : la passion et résurrection du Fils du Très Haut. Un fait redoublé : notre baptême renouvelle le même événement dans notre propre histoire. En conséquence, et comme le dit encore saint Paul, « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la

chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » Nous sommes, comme tous, des pécheurs. Mais en raison de notre baptême, nous sommes des pécheurs avec une espérance immortelle, une vie dans le Christ, cachée mais bien réelle.

Il ne s'agit pas de disparaître, mais seulement de perdre ce qui est faux, ce qui est factice, pour que ce soit vraiment « moi » qui vive. Or ce vrai « moi » ne se trouve que dans la vraie vigne. C'est pourquoi Paul peut dire que « je vis, » mais aussi que ce n'est plus simplement moi, c'est le Christ qui vit en moi, c'est le Christ qui me fait vivre vraiment, qui élargit ma vie au-delà de toutes les espérances que je pourrais avoir. En devenant homme, le Fils de Dieu n'a pas cessé d'être Dieu. En s'unissant à notre nature, en demeurant avec nous dans notre condition, en nous unissant à lui comme les sarments à la vigne, il ne détruit pas ce qui est réel, bon ou vrai en nous - il ne détruit que ce qui est une parodie de notre humanité, ce qui nous empêche d'être libres de vivre au maximum, d'aimer courageusement, de répandre notre vie dans l'amour de notre Dieu et de notre prochain.

Nous qui sommes rassemblés aujourd'hui au couvent Saint-Jacques apparaissions aux yeux du monde comme une association comme les autres, des gens qui se ressemblent, partageant les mêmes valeurs, organisés autour d'une idée ou d'une cause, avec un statut institutionnel, etc. Mais ne nous y trompons pas : Jésus nous a montré une vérité qui doit changer notre façon de nous voir et de voir ceux qui nous entourent : l'Église, nous ici réunis, ne sommes pas des individus autonomes qui choisissent une association qui nous plaît ou nous récompense ; nous sommes les membres d'un même corps, nous sommes les sarments d'une même vigne. La vérité la plus profonde sur QUI nous sommes, vous et moi, c'est que nous appartenons les uns aux autres, organiquement, au corps mystique du Christ. Nous sommes UN, non pas au niveau naturel du visible et du tangible, mais au niveau plus intense et plus réel du surnaturel, du spirituel et de l'invisible. Nous appartenons au Christ, et donc nous appartenons les uns aux autres. Nous avons le même ADN spirituel, et spirituel ne signifie pas moins, mais plus, réel. Parce que nous appartenons les uns aux autres, chacun dépend de l'autre, et tous dépendent du Christ, la vraie vigne, la source de notre vie, celui qui nous libère pour la vraie vie.

Et alors, la morale, ou bien, le plein sens de nos actions ? Nous sommes les sarments, Jésus la vraie vigne. « Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit. » Nous sommes des porteurs de fruits : des fruits pour quoi ?

L'horizon de ce discours que nous raconte saint Jean se rejoint à un passage dans le récit de saint Matthieu. A la première Eucharistie, la veille de sa mort, Jésus a dit aux Douze : « Je vous le dis : désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, avec vous dans le royaume de mon Père. » Nos actions sont des « fruits. »

Des fruits visibles et à goûter ici, certes, mais surtout dans le Royaume, où le sens et la portée de cette vie sont révélés. C'est pour le vin du banquet de l'Agneau que nous portons du fruit. Nos actions ont un destin eschatologique. Une dignité éternelle pour nos actions les plus quotidiennes, les plus cachées. Nos actions résonnent dans l'éternité. L'histoire, notre vie ici-bas, se tient au seuil de l'éternité et s'ouvre sur elle. Plus nous grandissons ici, comme des sarments qui tirent la vie de la vigne, plus nous grandissons dans l'éternité.

Cependant, plus nous avançons dans l'éternité, plus les contradictions entre le Christ et le monde augmentent, s'aiguisent. Ces contradictions et ces tensions, nous les verrons plus clairement pour ce qu'elles sont : le champ de bataille entre le bien et le mal, entre le saint et le diabolique, est soudain très réel. Nous ressentirons aussi plus vivement ces tensions. En effet, la sainteté ne nous protège pas de la souffrance que cette tension engendre. Si la vie du Christ et des saints nous dit quelque chose, nous devons nous attendre à souffrir davantage, à mesure que nous nous remettons au Seigneur. Sur les traces du Crucifié, la vie d'un chrétien est en fait plus exposée à la douleur, et pourtant elle prend une position remarquable : comme leur maître, les disciples défient le caractère ultime de la douleur, de la mort, du péché. L'union au Christ ne nous protège pas de l'anxiété, mais elle nous permet de la supporter. Elle donne une paix si profonde et si sûre qu'elle peut tolérer l'inquiétude, la peur, le doute, l'anxiété. Nous appartenons à celui qui nous a rachetés au prix de son sang du régime de la tristesse, de la mort et du péché. Il est venu, il est mort et il est ressuscité pour que nous ayons la vie, et la vie en plénitude. Il nous appelle à emprunter le chemin qui mène de la mort à la vie.

C'est pourquoi la meilleure façon de décrire l'attitude du chrétien au milieu de tous les maux de notre monde et de nos propres histoires n'est pas le calme, mais la confiance. La vie chrétienne est paisible, mais elle n'est pas calme. Suivre le Christ, c'est s'embarquer dans l'aventure la plus audacieuse que l'on puisse imaginer. Si cela apparaît aux autres, ou à nous-mêmes, comme quelque chose de gris ou d'ennuyeux, une fuite de la réalité, c'est probablement parce que nous restons à l'extérieur, en tant qu'observateurs, critiques ou consommateurs, attendant que quelque chose réponde à nos critères d'approbation. Mais le Christ nous prouve l'héroïsme d'une vie cachée. En choisissant la pauvreté, la précarité, Jésus a voulu démontrer la force et la puissance de l'unité avec le Père : que pouvez-vous faire quand Dieu est avec vous ? L'héroïsme auquel le Seigneur nous appelle : restez avec moi, c'est un voyage dans la vallée de la mort, restez fidèles, restez proches, demeurez en moi, comme je demeure en vous, et vous ne ferez pas que survivre : vous porterez du fruit, du fruit qui durera, au-delà des espaces étroits de ce monde, dans les champs ouverts de l'éternité, dans la joie de la Trinité.

Nous avons besoin des nutriments, de la vie qui va de la vigne aux branches. Si nous avons cela, nous dit Jésus, nous produirons des fruits. C'est en quelque sorte naturel. Nous portons des fruits à dessein. Comme une définition des êtres humains en tant qu'animaux rationnels, ou en tant qu'utilisateurs du langage : nous sommes des créatures qui portent des fruits. Mais un fruit qui n'a pas son origine en nous, mais en celui qui se réjouit de donner, de partager et de grandir. Il faut pour cela se convertir et cesser de considérer notre vie comme un consommateur. Le sarment ne prend pas, il reçoit. Quelle est la différence ? On prend à ce qui n'est pas soi. Lorsque vous recevez, c'est parce qu'il y a un lien, une unité. C'est le lien le plus profond, l'unité la plus profonde. Le sarment ne fait qu'un avec la vigne. Tout ce que possède la vigne est à vous. Quelle est la bataille à laquelle vous êtes confronté ? Quel vieux péché ou quel nouveau souci, quelle maladie ou quelle lutte vous confronte ? Tout ce qu'il a est à vous. De quelle force, de quelle vertu avez-vous besoin ? Demeurez en lui. Demandez-lui.

Demeurer dans le Christ comme les sarments dans la vigne, c'est donc embrasser deux choses. (1) Je ne suis jamais plus moi-même lorsque je m'oublie et que je vis pour les autres, parce que j'appartiens au Christ et aux autres, et que notre unité spirituelle est la dimension la plus profonde, la plus vraie, la plus réelle de ce que je suis. (2) Ma vie reçoit sa finalité et son sens dans la mesure où je la considère comme une vie héroïque, destinée à l'éternité : le fruit de ma vie, c'est-à-dire de mes actions, est le vin du royaume, la joie partagée du banquet de l'Agneau. Chaque action compte, parce que chaque action résonne dans l'éternité.

Le Seigneur, qui n'ordonne jamais ce qu'il ne donne pas le pouvoir d'accomplir, donnera tout ce que nous lui demandons. Si seulement nous nous confions à lui, si nous demeurons en lui et si nous laissons ses paroles demeurer et grandir en nous.